**La différence : l’entre-deux à l’œuvre**

 Eszter Horváth

« Aux temps modernes succède le temps des choses » annonce Jean-Luc Nancy dans *La pensée dérobée* (p.186), en 2001. Je dirais avec lui : aux temps modernes, c’est-à-dire aux temps du sujet de Descartes au vingtième siècle, succèderait le temps des choses qui commence à prendre forme de nos jours dans la philosophie (je pense à Tristan Garcia, Quentin Meillassoux et le réalisme spéculatif qui s’amplifie de plus en plus dans la pensée contemporaine). La pensée semble ne pas tenir à se réfléchir en sujet pensant (qui s’abîme dans ses fonds métaphysiques), elle tend plutôt à passer à l’évidence du monde des choses, comme à sa propre évidence : pensée qui se montre en toute franchise, se débarrassant de ses artifices métaphysiques, épistémologiques, phénoménologiques, ou autre. Franchement, elle prétend franchir ses limites.

Comment fait-elle ?

La pensée passe à l’acte (de penser) sans scrupules, et devient création (comme Deleuze, le grand précurseur, l’a prédit à son tour)

Mais entre les temps modernes et le temps des choses, le passage est marqué par un moment quelque peu différent, celui de la philosophie du corps, que j’aimerais présenter ici par l’approche de Jean-Luc Nancy. Entre le « sujet » surchargé de ses sens métaphysiques et la « chose » légère, vide de toute signification, « plate » (comme Tristan Garcia nous l’a présentée depuis), il y a « quelque chose » qui fait *corps*. Non pas corps-chair de quelqu’un, de tel ou tel sujet, ni corps-objet, mais corps libre de toute définition, corps dé-fini, corps en devenir, corps avant l’être, quelque chose à la limite de son existence, et à la limite de l*’être*, qui touche donc à l’être tout comme à son existence dans *l’entre-deux ontologique* de sa venue au monde.

Ce corps n’est pas encore (permettez-moi ces jeux de mots, ils ne sont pas gratuits: la proximité sémantique/étymologique/phonétique/autre des termes rend plus sensible le jeu et l’enjeu de la différence qui les crée tous en les différenciant – c’est le seul avantage d’être étranger à une langue : le choix des mots n’étant pas évident, l’étranger les pèse davantage, il doit être plus attentif à leur différences) – ce corps donc n’est pas encore, puisqu’il est en devenir. Mais encore, il n’est pas *un corps* : c’est un corps qui n’en est pas un, c’est-à-dire toujours plus (ou moins) un, corps ouvert qui ne se referme pas sur soi. Comment le décrire ?

Jean-Luc Nancy prend le risque de le toucher.

Le corps-limite qui émerge à la limite du sujet (surdéterminé par la métaphysique de l’ipséité) et de la chose (« dé-déterminée », selon Garcia), ce corps-là ne s’achève jamais, il n’est pas « quelque chose », surtout pas un objet. Il n’est rien, rien d’autre que l’*acte* du passage de l’un à l’autre, l’ouverture du *con-tact, un corps-événement* : quelque chose de sensible, tactile, touchable mais indéterminé, sans identité, ni intégrité comme telle.

A la limite des deux il y a de l’*intension* , dirait Nancy, tension et intensité à la fois: la tension de l’événement résulte en quelque chose d’intense qu’on appellera corps.

Quelque chose prend corps à la limite. C’est à ce corps, à cette limite que l’œuvre de Nancy tient - à la limite : de l’œuvre, de l’écriture, de la pensée *faisant corps*. *La pensée y fait corps, c’est son acte libre: elle (s’y ) façonne, elle (s’y) fictionne – elle s’invente : le corp*s. Entre déconstruction et reconstruction, ce qui s’annonce ici, c’est une philosophie de la création libre.

Mais approchons-nous, pour y voir plus clairement : laissons à côté le sujet, tout comme la chose, approchons-nous encore, regardons-les l’un à côté de l’autre, des deux côtés de leur être-ensemble, de leur commune aventure. Regardons de plus près leur exposition de l’un à l’autre, leur « expeausition », dirait Nancy qui aime tant la peau, laissons-nous attirer par l’événement de leur contact, et plongeons dans l’espace infini qui s’ouvre dans le contact des infiniment proches.

Qu’est-ce qui se passe quand « il se passe quelque chose », comme on dit ? Car ce « passage » n’est pas n’importe quoi, c’est toujours un événement, et chaque fois qu’il se passe quelque chose, chaque « passage » est un *acte ontologique*, rien de moins, c’est l’événement de la différence ontologique ou l’être touche à l’existence, ou l’être devient corps.

Qu’est-ce qui se passe, comment ça se passe, dans ce passage, au passage, comment Ça s’espace et se dépasse : quel est cette « excroissance de l’être », et comment elle *est*? La réponse de Jean-Luc Nancy serait : c’est *l’acte, comme expression, comme affirmation* de ce qui se passe. Un corps n’est rien d’autre que l’acte de son devenir, de sa création. Un corps : ça veut dire qu’il a lieu – comme acte de création, oui, mais il faut l’entendre littéralement : cela a lieu, donc il prend place, il *ouvre l’espace et s’y espace*, il n’est rien d’autre que la *création de l’espace* par cette ouverture. La création du monde est in-finie, et infiniment renouvelable, chaque fois absolument différente.

Sans modèles, ni empreintes, sans héritage culturel, rien qui s’inscrive à l’avance sur et dans le corps, sans origine, ni racine, seulement l’acte de son devenir , vide de tout héritage, toute « autre », ni commencement ni fin, rien que l’acte inaugural de quelque chose qui « fait corps » – c’est cela la différence à l’œuvre : la différence active, qui fait œuvre, qui rien qu’en étant ce qu’elle est( toujurs quelque chose d’autre) met en mouvement la création.

A la limite il y la création du monde, dans sa différence. La différence s’y expose créant le réel en tant que tel. Car c’est cela le réel, l’acte même de cette exposition, « l’être-exposé de l’être », dirait Nancy. La limite de l’être s’appelle « différence », ou plutôt : l’être, à la limite, s’appelle différence.

La différence est l’infini indépassable qui dé-limite les êtres, lie tout ce qui est, et ce qui est à ce qui n’est pas (ou pas encore), qui les ouvre les uns aux autres, qui ouvre tout existence à son « au-delà », à l’être en tant que tel. Elle n’a qu’à s’exprimer par et parmi les choses du monde, elle s’expose dans cette multitude différente et la maintient en tant que telle : fragmenté ou multiple.

C’est ce qui se passe « au passage » : l’événement (avènement) du contact, donc de la différence – il n’y a rien d’autre car les différents n’existent pas les uns sans les autres, ils n’existent que dans leur contact, dans l’événement quasi-imperceptible de l’être-ensemble des êtres différents. Cet événement est celui de leur *création réciproque comme tracée de leur commune limite*. Leur corps, à la limite, n’est rien d’autre que cet « être-exposé de l’être » (*Corpus* 32) – et c’est en tant que tel qu’il devient *image, pure apparence, la visibilité même* offerte au monde. Le corps (de l’être) *devient* portrait de l’être, tracée de ses traits - c’est cette ex-traction de l’être qui (se) donne à voir, s’exprimant comme *graphie* de la visibilité. Le corps vient au monde comme image « nue », photo-graphie, apparence, apparition, visibilité pure : *alétheia*.

 « Le corps s’expose comme photo-graphie, l’espacement d’une clarté, expeausition », dit Nancy (*Corpus*, p.43)

Dans l’image (mais nous pouvons aller plus loin : dans l’imagination, car le corps étant image, son activité peut-être définie comme telle) l’être expose son *double visage : actuel et virtuel* – l’image donne à voir les deux côtés du même réel, cela dit le *réel s’y expose dans sa doublure*. On y voit l’identité dans sa différence, la différence dans son identité, c’est-à-dire la différence en soi. L’être se fait voir comme multiplicité.

Car, évidemment, la différence (ou la doublure) ne s’arrête pas là, elle n’est pas un acte unique : actuel et virtuel à la fois, double en soi, *le corps/image est corps/pensée.* Dans la série corps/image/pensée les termes sont indissociables, la création les parcourt dans tous le sens, elle n’a pas de flèche dans son devenir-visible. En tant que « corps/image/pensée » l’être se présente comme multiplicité.

« Corps, la pensée est l’être se montrant » (*Corpus* 97), et chaque pensée étant un corps, chaque pensée *est* ou bien dans chaque pensée l’être est, l’être –là de l’être, remarque Nancy. Un corps est l’in-fini d’une pensée, et l’imagination  est l’activité in-finie de la pensée-en-corps, du corps-pensée.

La pensée en image serait ainsi la pensée exemplaire, qui met à nu la doublure constitutive de tout ce qui est, qui donne à voir l’évidence de la doublure, c’est-à-dire de la différence en acte. L’image n’est rien d’autre que la visibilité de la différence, elle met à nu l’activité de la pensée (de l’être), son *ars* et sa *techné*, et la découvre comme pure création.

Il n’y a rien d’ « irréel » ou « fictif » dans tout cela, au moins dans le sens communément admis de ces termes, rien de « factice » – c’est justement ce qu’il nous reste à *faire*, ce qu’il faut redécouvrir : redonner aux termes « fictif », « irréel », leur éclat « réel », puisqu’il n’y a rien de plus réel que l’activité de l’être, la mise au monde de ce qui *est*. Il n’y a rien de plus réel que ce qui se passe autour et avec nous, à chaque instant.

Toute chose (*res*) faisant corps est double en soi (*cogitans/extensa*), c’est cette doublure (sa différence en soi, encore une fois : l’identité dans sa différence ou la différence dans son identité) qu’on appelle « réalité ». Pensée et étendue y sont les deux côtés de la même chose, c’est la chose même qui se dédouble (dans et par son corps), et avec elle la réalité toute entière. Ce réel double en soi, réel virtuel/actuel ou pensé/étendu Nancy l’appelle *aréalité* (cf. *Corpus* 39.)

 Le terme exprime un certain manque de réalité, réalité ténue, suspendue, celle de l’écart qui localise un corps – peu de réalité du « fond », de la matière, de la substance ou du sujet, mais ce peu de réalité fait tout le réel aréal où s’articule et se joue l’archi-tectonique des corps. En ce sens l’aréalité est l*’ens realissimum*, la puissance maximale de l’exister, souligne Nancy.

Voyez-vous, nous sommes à la limite de l’art, et l’art dans la pensée selon Jean-Luc Nancy elle porte tout le poids de la création.

Dans la philosophie il n’y a jamais eu de corps (que du sens, des signes, de l’esprit, dit-il), dans la littérature en revanche (ou dans l’art en général) il n’y aurait que des corps (*Corpus* p.62.) - à la seule condition de « ne pas faire signe ». Un signe serait chose fermée, close, prise dans un réseau, celui de la signification, enfermée dans sa fonction.

Pour écrire il faut s’écarter de la signification, il faut encore sortir, il faut *excrire,* exposer à même la peau*.* L’excriture est aréale, création fictive d’une réalité indubitable.

Pour vous donner un exemple : le cas exemplaire de l’activité corporelle de l’être serait Antonin Artaud : en personne (puisque sa personne, son corps reste inséparable de sa pensée) tout comme son œuvre fragmentaire, in-finie, son écriture corporelle, la découverte de son âme *à son corps défendant*. L’œuvre*, le corpus* d’Artaud serait l’exemple de l’ *excriture* nancienne. Il donne le témoignage le plus vif qu’on connaisse sur notre sujet à tous : sujet scindé en « âme » et « corps »[[1]](#footnote-1). Artaud excrit l’expérience corporelle de cette scission, il crie la souffrance de cette rupture, c’est ainsi, dans l’écriture, dans l’oeuvre, qu’il arrive à remettre en contact son âme et son corps. C’est ainsi, dans son *corpus*, qu’il devient ce qu’il est, qu’il fait corps avec son autre.

Alors, pour finir, arrêtons-nous un instant sur un fragment de l’œuvre d’Artaud :

 « Entre le corps et le corps il n’y a rien,/rien que moi./Ce n’est pas un état, /pas un objet,/pas un esprit,/pas un fait,/encore moins le vide d’un être,/absolument rien d’un esprit ni de l’esprit, /pas un corps,/c’est l’intransplantable moi./Mais pas un moi,/Je n’en ai pas. » (*Œuvres*, p. 1383.)

Cet « intransplantable moi », personne ne le connait mieux que Jean-Luc Nancy. Son expérience corporelle redouble celle d’Artaud. Sa pensée témoigne de la vie d’entre deux corps d’un greffé - expérience unique dont Nancy fait sortir son corps, le sien unique, deux fois unique, si je peux dire : d’un côté son corps-limite à lui, corps vivant à la limite des deux autres ( le sien, l’ancien, dont le cœur refuse de fonctionner, et le nouveau cœur, l’autre qui le ravive) et de l’autre côté son corps-œuvre qui exprime cette expérience. Au fil des des années, de ses pensées, de ses œuvres Jean-Luc Nancy est devenu emblème de la doublure « corps/pensée »  – son corps personnel et son *corpus* multiple étant indissociables, le corps (pensé) Jean-Luc Nancy est le lieu même de l’émergence du corps/pensée, le corps/pensée vient au monde dans cet espace bien précis, celui qui porte le nom de Jean-Luc Nancy. C’est ainsi qu’il crée le monde, le sien, à la limite de l’être, à la limite qui nous dé-limite tous. C’est ainsi, que Jean-Luc Nancy, sa pensée, son corps, sa personne arrive à nous toucher, à même la peau : nous pensons avec lui, son corps est le nôtre.

Merci, Jean-Luc Nancy!

1. Nancy a des idées assez singulières à ce sujet : âme et corp selon lui ne serait rien d’autre que la différence corporelle, en soi. Ame serait le double du corps, c’est-à-dire le corps différant de lui-même, la différence à soi du corps : un corps différent (se) différant.

L’âme est l’effet de rupture qui est le corps lui-même, dit-il (*Corpus* 113). L’âme c’est le corps hors de soi, donc le corps étendu, ouvert au monde, c’est-à-dire : non pas une intériorité ineffable, une identité sublime échappant à la prison du corps - *l’âme est un autre corps, cet autre que le corps est pour lui-même et en lui-même, la différence du corps à lui-même*, le rapport de dehors qu’un corps est pour lui-même, la différence à soi qui fait le corps. Corps veut dire très exactement l’âme qui se sent corps, l’âme est le nom du sentir *(Corpus* 122), l’âme est l’extension ou l’étendue du corps, l’expérience du corps (*Corpus* 126) – l’âme en ce sens serait justement ce qui s’oppose à l’ « esprit ».

L’esprit n’est pas un corps, c’est une « masse » (*Corpus* 108), une *res inextensa*. La masse est fermé sur soi, sans accès, c’est l’impénétrable dit Nancy, au sens du pénétré sans reste et sans limite, se pénétrant soi-même, à fond. la masse c’est aussi le fond absolu, ... qui se fonde sur son fond, complètement. Elle est ce qui se fonde en soi et qui se *fond* en soi : substance, qui donc n’a aucune extension, l’esprit pensé comme concentration en soi. Si l’âme est la forme du corps, donc corps elle-même, l’esprit est la non-forme, la relève, la sublimation, la subtilisation de toute forme– l’esprit est le corps du sens ou le sens en corps, le soi-disant « vrai corps », le corps transfiguré, toujours « en trop » : qui dépasse toute limite, dépasse les bornes, s’installe au-delà ou en deçà, et s’y fond, c’est l’arrêt de la création. Pour être un corps, en revanche, il faut se tenir à la limite, ne jamais la dépasser, en aucun sens – il faut tracer, écrire la limite, cette ligne impalpable, en être l’expérience, l’événement corporel. [↑](#footnote-ref-1)